

Adam Jarosz

En marge de „Comment parler des livres que l'on n'a pas lus?" de Pierre Bayard : les enjeux psychologiques de l'interprétation des livres non lus

Cahiers ERTA nr 2, 31-37

2011

Artykuł został opracowany do udostępnienia w internecie przez Muzeum Historii Polski w ramach prac podejmowanych na rzecz zapewnienia otwartego, powszechnego i trwałego dostępu do polskiego dorobku naukowego i kulturalnego. Artykuł jest umieszczony w kolekcji cyfrowej bazhum.muzhp.pl, gromadzącej zawartość polskich czasopism humanistycznych i społecznych.

Tekst jest udostępniony do wykorzystania w ramach dozwolonego użytku.

ADAM JAROSZ

Université de Gdańsk

En marge de *Comment parler des livres que l'on n'a pas lus ?* de Pierre Bayard : les enjeux psychologiques de l'interprétation des livres non lus

« On n'est jamais assez bien prothésé », dit ironiquement le fameux commissaire San Antonio dans un des romans policiers du regretté Frédéric Dard. Arrêtées à mi-chemin entre le comique et le tragique, les métaphores de la prothèse et des béquilles intellectuelles viennent automatiquement à l'esprit quand on pense à l'idée maîtresse de *Comment parler des livres que l'on n'a pas lus ?* de Pierre Bayard. Paru récemment, en 2007, ce livre appartient donc, tant chronologiquement qu'idéologiquement, à la littérature postmoderne. La question des abus et des excès de cette littérature a déjà fait couler beaucoup d'encre¹ mais le livre de Bayard semble dépasser de beaucoup ces excès. L'auteur propose notamment d'enfreindre le principe fondamental de la déontologie professionnelle du critique littéraire et de chaque lecteur : celui de lire avant d'interpréter. Dans le cas de l'interprétation dite « normale » celle-ci semble toujours simultanée ou bien postérieure à l'acte de lecture. Or ce que propose de faire Pierre Bayard, c'est d'abandonner ce paradigme interprétatif type pour en proposer un nouveau : celui construit autour de plusieurs degrés de non-lecture à laquelle succède immédiatement la phase de l'interprétation².

Par un rien de méchanceté manifestée à l'égard d'une démarche interprétative aussi controversée on peut adopter précisément la même attitude envers le livre de Bayard : faire fi de quelque 200 pages du texte bayardien pour recourir aux béquilles intellectuelles, spéculations interprétatives basées sur le titre du livre et sur le phénomène même de la non-lecture. Dans la richesse pléthorique des pistes interprétatives possibles vers lesquelles de telles spéculations peuvent conduire, il en est une qui semble bien prometteuse. C'est celle des enjeux psychologiques

¹ Voir A. Sokal et J. Brickmont, *Impostures intellectuelles*, Paris, Odile Jacob, 1997.

² Sur « des manières de ne pas lire » voir P. Bayard, *Comment parler des livres que l'on n'a pas lus ?*, Paris, Minuit, 2007, p. 19–55.

nécessaires à prendre en considération par toute personne désireuse de se hasarder sur le chemin tracé par Bayard. Pour présenter quelques-uns de ces enjeux, il paraît utile de positionner le phénomène signalé – interprétation « des livres que l'on n'a pas lus » – dans un cadre psychologique précis. Le grand défi intellectuel (informatif aurait-on envie de dire tout de suite) qu'une pareille tâche implique renvoie presque automatiquement à trois approches psychologiques différentes constituées par :

- la théorie de la *Gestalt* (théorie de la forme) ;
- la théorie de Jérôme Bruner (les années 60) ;
- la théorie de la dissonance cognitive proposée par Léon Festinger (1957)³.

Analysées du point de vue particulier qui nous intéresse, toutes ces trois théories semblent offrir le même dénominateur commun : malgré l'hétérogénéité des approches théoriques au sein desquelles elles ont vu le jour, elles se proposent d'expliquer le comportement de l'homme brusquement confronté à une situation particulière, notamment celle qui constitue une sorte de vide informatif concernant une des sphères les plus importantes de son existence individuelle. L'idée de ce vide et, qui plus est, de réaction à ce vide semble le mieux et le plus complètement expliquée par la troisième approche citée, notamment celle représentée par la théorie de la dissonance cognitive de Festinger. Sans entrer dans les détails techniques inutiles, il faut constater de manière générale que cette théorie se base sur trois présupposés théoriques fondamentaux. D'abord, comme le laisse facilement deviner déjà son nom, la théorie de Festinger est une théorie cognitive qui présuppose une certaine vision de l'homme. Analysé en termes de cette théorie, l'homme est comparé à l'unité centrale de l'ordinateur, il est donc appréhendé comme une machine informatique qui traite des données. Deuxièmement, elle décrit le comportement de l'homme en situation de crise informatique, situation dans laquelle l'homme est confronté à un déficit informatif ou, encore pire, à des informations tout à fait incompatibles avec son système cognitif. Troisièmement, jugée comme essentielle pour l'individu, cette incompatibilité provoque une situation de crise : la fameuse dissonance cognitive subjectivement ressentie comme un conflit informatif entre les informations déjà possédées et de nouvelles informations inassimilables. Pour Festinger et tous ceux qui se rangent dans le sillage de sa réflexion psychologique, cette situation de dissonance est subjectivement vécue par l'individu comme génératrice de fortes émotions négatives. Elle doit donc être absolument liquidée pour arrêter la stimulation affective négative de l'individu. Cette liquidation se ramène *grosso modo* à l'usage des stratégies conscientes ou inconscientes qui, appliquées, permettent d'opérer un ajustage ou une harmonisation des informations possédées avec des informations nouvelles. Généralement parlant, cette harmonisation peut se faire, soit grâce à l'accommodation (modification) du système cognitif de

³ Sur l'origine et la caractéristique plus approfondie de cette théorie voir par exemple D. Vaidis et S. Halimi-Falkowicz, *La théorie de la dissonance cognitive : une théorie âgée d'un demi-siècle*, [dans :] *Revue électronique de Psychologie sociale* 2007, n° 1, p. 9–18.

l'individu aux informations nouvelles, soit grâce à une réinterprétation harmonisante de ces informations.

Quelles sont pourtant les implications pratiques de cette théorie psychologique acclimatée sur le terrain incertain de l'interprétation des livres non lus ? À notre avis, il y en a deux.

1. La première et la plus fondamentale touche à la définition même de ce type d'interprétation. Conjugué à une visée interprétative, tout acte de non-lecture, apparaît comme analysable en termes de manque informatif, conflit aigu né du gouffre qui sépare la volonté d'interpréter et les prémisses insuffisantes pour entreprendre une pareille tâche interprétative.

2. Fait introspectivement enregistré par la psyché de l'individu, cet écart provoque une forte tension affective à valeur motivationnelle, sentiment de malaise interprétatif qu'il faut liquider à tout prix. Pour combler le vide informatif auquel l'homme se voit brusquement confronté, il doit *volens nolens* faire ce que Jérôme Bruner appelle « sortir au-delà des informations possédées » pour en trouver d'autres, ou bien pour en produire de nouvelles, susceptibles d'assurer le passage entre le connu et le non-connu, entre le su et le non-su. Bien que moralement suspecte et déontologiquement condamnable sur le plan des analyses littéraires, la fabrication d'un pareil pontage ou d'une pareille prothèse interprétative paraît possible à faire. Compte tenu de cette possibilité, d'ailleurs maintes fois soulignée par Pierre Bayard, il semble donc intéressant, surtout dans l'intérêt de ceux qui éprouvent un besoin impérieux de se sentir littérairement secourus, ironiquement parlant, « littérairement mieux prothésés », de présenter quelques règles fondamentales qui président à l'interprétation des livres non lus.

Certes, ni la prothèse ni les béquilles n'ont rien de la sûreté infaillible de l'organe amputé ou inexistant dont elles sont censées remplacer le fonctionnement. On pourrait dire le même du processus interprétatif organisé sur la base d'un livre ou des livres non lus. Entendu comme déductif par sa nature même, ce processus apparaît comme tributaire des caractéristiques immanentes du système cognitif de l'individu : parti pris, préjugés et attitudes de toute sorte. Analysées ensemble ou séparément, toutes ces composantes de la psyché humaine permettent de distinguer trois tendances dominantes responsables de l'organisation de l'interprétation des livres inconnus. Elles se présentent comme suit :

- le triomphe ou *dictat* du vécu personnel dans l'interprétation ;
- le fixisme interprétatif ou la fidélité démesurée accordée à une première piste interprétative avancée ;
- le rôle perturbateur du stress induit par la situation d'interprétation.

Pour ce qui est de la première caractéristique citée, celle que nous nous permettons d'appeler *triomphe ou dictat du vécu personnel* dans l'interprétation, elle semble assez claire. Lors de l'interprétation de l'inconnu, l'homme manifeste une tendance naturelle d'abord à avancer, ensuite à privilégier des hypothèses

parfaitement en accord avec son système cognitif, donc avec ses convictions, ses opinions, ses attitudes, bref, avec la totalité de son vécu personnel. Extrêmement rares, sinon atypiques, sont donc les cas où l'homme privilégie une hypothèse en désaccord complet avec ses convictions. Vu cette situation d'assujettissement au vécu personnel du non-lecteur interpréteur, on pourrait dire que l'interprétation effectuée par celui-ci s'inféode au principe de typicité, au *dictat* de tout ce qui apparaît à l'individu comme typique, fréquent et évident dans une situation donnée.

Fait maintes fois constaté empiriquement, cette préséance que le sujet interprétant accorde automatiquement à ses registres informatifs invite à faire une parenthèse. Bien qu'exprimé avec d'autres mots, pratiquement le même mécanisme interprétatif est invoqué par Umberto Eco pour décrire le rôle du lecteur dans l'interprétation du texte littéraire. Toute démarche interprétative entreprise par le lecteur, affirme Eco, fait constamment recours à une sorte d'encyclopédie individuelle, formée d'un côté par la totalité de son vécu personnel, de l'autre, par la somme des connaissances provenant des textes lus⁴. Selon Eco, cette encyclopédie individuelle est pour ainsi dire enchâssée dans un registre informatif plus vaste, encyclopédie globale, qui représente l'ensemble des savoirs humains. La double métaphore d'Eco, celle de l'encyclopédie individuelle et globale, est bien présentée dans une belle image proposée par France Mongeau, qui met en scène un lecteur-nomade censé pratiquer une sorte de pèlerinage à travers un dédale de sens souvent contradictoires et plurivoques. Pour disperser les brumes qui cachent tous les méandres et les écueils de ce labyrinthe sémiologique, le lecteur nomade n'a d'autre ressource que de se référer constamment à la seule chose qui lui reste : le viatique spirituel formé par le *sumum* de son expérience individuelle :

Le nomade-lecteur transporte avec lui un bagage un peu lourd et mal organisé, qu'il croit légitimement rempli de choses graves ; un bagage constitué de son expérience personnelle, de ses lectures antérieures, d'un vocabulaire encore impuissant à nommer ce qui se meut en lui et hors de lui. [...] Ce bagage est son encyclopédie personnelle, dira Umberto Eco. Encyclopédie intime fabriquée à même ses expériences, ses hésitations et ses audaces. À chaque lecture, le lecteur et la lectrice pigent dans ce savoir personnel pour comprendre ce qui s'offre à eux. À cette encyclopédie personnelle est jumelée une encyclopédie universelle. Celle contenant l'ensemble des savoirs humains, accumulés depuis des siècles sous toutes ses formes, savoir auquel le lecteur et la lectrice auront accès par les livres⁵.

Citée directement ou paraphrasée, la métaphore proposée par Eco et, plus généralement, toute sa vision du processus interprétatif de l'œuvre littéraire, offrent de frappantes analogies avec la théorie de la dissonance cognitive et ses implications pratiques. L'analogie principale tient au fait que dans les deux cas tout acte

⁴ Sur l'encyclopédie du lecteur voir entre autres U. Eco, *Lector in fabula ou la coopération interprétative dans les textes narratifs*, trad. M. Bouzaher, Paris, Grasset, 1985, p. 207.

⁵ <http://www.letoursutton.com/242/mongeau.htm>

d'interprétation, soit celle d'un livre, soit celle d'une situation sociale, se fonde en dernière instance sur la base d'un stock d'informations possédées par l'individu. Forte de son appareillage théorico-notionnel, la psychologie cognitive appelle ce stock « système cognitif ». Très peu familiarisé avec la psychologie sociale, Eco n'utilise jamais la notion de « système cognitif », dont il semble ignorer l'existence. Chez Eco, cette non-initiation aux arcanes de la psychologie sociale semble pourtant largement récompensée par un usage fréquent du vocable « encyclopédie », terme qui grâce à son sémantisme immanent renvoie, lui aussi, à l'idée de classement hiérarchique des données sur le monde. Quel qu'en soit le nom théorique, ces informations jouent un rôle de premier plan dans l'interprétation dite « normale » de l'œuvre littéraire. Secondées par les indices textuels inscrits dans la texture de l'œuvre littéraire, elles organisent le processus de réception ou de décodage interprétatif de cette œuvre. Or, il en va tout différemment de l'interprétation qualitativement différente, celle des livres non lus. Ce type d'interprétation se caractérise entre autres par la suppression volontaire, partielle ou totale, du stade de la lecture et par là-même par l'absence d'indices textuels fiables. Une pareille lacunarité du texte analysé (vu les circonstances, on aurait très envie de dire : du non-texte) amène à la situation dans laquelle tout acte interprétatif doit se fonder uniquement sur les informations à caractère probabiliste, pour ainsi dire « extérieures » au texte analysé, puisque déductibles de l'encyclopédie individuelle et globale de l'individu. Analysée de ce point de vue, toute interprétation des livres non lus devient donc pour une large part une création *ex nihilo*, processus volontariste dominé par une anticipation projective. Voici un exemple pratique caractéristique de cette situation : invitée à interpréter une œuvre romanesque inconnue, une personne croyante aura une tendance naturelle à peupler l'univers de cette œuvre de personnes croyantes, car le fait de croire en Dieu lui apparaît comme subjectivement « évident », en bref représentatif de toute l'humanité. Du moins de celle qu'elle connaît, et au sujet de laquelle elle voudrait se prononcer.

Cet attachement profond du sujet interprétant à sa propre manière de voir le monde prend pour corollaire, semble-t-il, une autre caractéristique qui paraît présider à l'interprétation des livres non lus : le primat ou la fidélité démesurée accordée à la première hypothèse interprétative avancée. Un pareil effacement de plasticité interprétative apparaît bien dans les études sur la dissonance cognitive, plus précisément sur la réduction de la dissonance post-décisive. Sans entrer dans les détails totalement inutiles pour notre analyse, il semble toutefois nécessaire de signaler une tendance générale qui découle de ces recherches. Selon celle-ci, l'homme qui a pris une décision essaie toujours de se justifier devant soi-même, rationaliser *ex post* son comportement. Il cherche pour cela tous les indices et les motifs imaginables, susceptibles de confirmer la validité et le bien-fondé de la décision prise. Transposée sur le terrain des prises de décision bien particulières, puisque interprétatives, cette

« justification de son propre comportement », comme l'appelle Elliot Aronson⁶, psychologue social américain, peut se traduire par une sorte de fixisme interprétatif, terme qui paraît adéquat pour désigner la situation dans laquelle l'homme privilégie illogiquement une des hypothèses arbitrairement choisies aux dépens des autres, théoriquement non moins probables.

Le risque d'apparition de ce phénomène augmente considérablement, si l'homme qui prend des décisions se sent, psychologiquement parlant, mis au pied d'un mur, donc en proie au stress qui dépasse de beaucoup ses capacités d'adaptation. Une pareille situation de surcharge affective oriente tout naturellement notre intérêt sur un autre facteur nécessaire à prendre en considération lors de l'interprétation des livres non lus : le niveau de stress subjectivement ressenti par le non lecteur-interpréteur.

Pour illustrer l'impact du stress sur l'interprétation, il faut d'abord rappeler quelques informations de base sur cette notion. Selon Hans Selye, auteur du terme, le stress peut s'entendre comme « une réponse non spécifique que donne le corps à toute demande qui lui est faite »⁷. Ainsi formulée, non commentée, la définition du stress semble très décevante parce qu'elle passe sous silence quelques points importants indispensables pour comprendre ce phénomène. Deux remarques importantes s'imposent ici.

1. La perception du stress est une chose individuelle. Elle varie donc en fonction des paramètres tempéramentaux de l'individu et de l'image cognitive (self-estime) que celui-ci se fait de lui-même.

2. Pour préciser cette perception différenciée du stress, on peut citer le classement proposé par le chercheur anglais John Eysenck dans les années quarante. Eysenck propose de répartir la population humaine en deux catégories nettement différentes : des introvertis, peu résistants au stress, et des extravertis, personnes se caractérisant par une grande résistance au stress. Indépendamment du classement d'Eysenck, il faut rappeler encore que tout individu possède ce que l'on peut appeler un point optima de stress – stimulation optimale qui assure les meilleures performances psychiques et intellectuelles. Si dans la perception individuelle d'une personne ce point optima est considérablement dépassé, situation interprétable en termes de « surcharge psychologique », l'homme manifeste une nette tendance à concrétiser son comportement. Par une sorte de régression intellectuelle due à la pression affective démesurée, qu'il considère comme échappée à son contrôle, l'homme privilégie donc ce que le chercheur polonais Kazimierz Obuchowski appelle les « codes concrets d'orientation dans l'environnement », la manière extrêmement concrète, non abstraite de percevoir le monde.⁸ Un des symptômes axiaux du stress perturbateur, une pareille concrétude dans la perception du monde

⁶ E. Aronson, *Człowiek istota społeczna*, trad. J. Radzicki, Warszawa, PWN, 1978, p. 141–191.

⁷ Sur la définition du stress voir entre autres http://wikipedia.org/wiki/Hans_Selye

⁸ K. Obuchowski, *Adaptacja twórcza*, Warszawa, Książka i Wiedza, 1985, p. 152–163.

a un sens précis. À cause des émotions fortes qui brouillent la perception adéquate du monde, tout ce qui appartient à ce monde apparaît uniquement comme bon ou menaçant, situation qui ne permet aucun nuancement affectif.

Si on transpose maintenant les remarques ci-dessus sur le terrain de l'interprétation des livres non lus, les conséquences de cette situation paraissent claires. L'homme pour qui la situation de ce type d'interprétation est, pour diverses raisons, subjectivement perçue comme trop anxiogène ou, encore pire, paralysante, adopte inconsciemment un code concret d'orientation. En vertu de celui-ci, il manifeste donc une tendance à offrir des solutions interprétatives simples, voire simplistes, mais très peu créatives et originales. De plus, il y a de fortes chances que son interprétation sera pour ainsi dire une interprétation en blanc et en noir, extrêmement polarisée du point de vue affectif, situation dans laquelle aucun gris n'est plus permis. Bien entendu, il en va tout autrement d'une personne plutôt extravertie, donc celle dont la construction psychique la rend d'office plus résistante au stress. Invitée à interpréter un livre non lu, celle-ci considère sa tâche en termes de défi à relever, de performance « énergisante », donc, somme toute, comme une expérience extrêmement valorisante.

L'enracinement dans le vécu individuel considéré comme l'ultime point de référence dans l'interprétation, le risque d'une certaine fixité qui déforme le correct probabiliste de l'analyse proposée, enfin le rôle perturbateur ou au contraire énergétisant du stress impliqué dans ce processus : voici les trois informations fondamentales dont doit être consciente toute personne qui accepte, de son gré ou à son corps défendant, la logique des béquilles interprétatives proposée par Pierre Bayard. Pour limiter au maximum le risque des dérapages interprétatifs inévitables, cette personne devrait donc disposer d'une « métaconscience », conscience de sa propre conscience, grande lucidité introspective de ses faiblesses et des mécanismes psychologiques mis en jeu lors de l'interprétation des livres non lus. Une fois acquise, une pareille « métaconscience » permettra au (non-)lecteur de réduire considérablement le stress perturbateur, et de garder encore suffisamment de lucidité pour appliquer l'ultime et la plus radicale stratégie interprétative à l'usage de laquelle nous invite Pierre Bayard : dire à l'auteur d'un livre non lu précisément ce que tout écrivain ou scientifique brûle d'envie d'entendre : des louanges et des compliments.